

une jeune femme, blanche et fraîche comme tout ce qui l'entourait m'accueillit avec un sourire. Un beau jeune homme, qui était assis sur un tabouret près d'elle, se leva quand on eût annoncé le docteur B\*\*\*.

—Monsieur, me dit-il, ici on parle tant de votre science que je m'attendais à voir entrer un vieillard. Eh bien, dit-il, je recommande à vos soins ma femme. Elle est née loin d'ici, et elle a quitté sa famille pour me suivre. Moi, pour la soigner, je n'ai que mon affection, mais nulle expérience. Je compte sur vous, monsieur ; s'il est possible préservez-la de toute souffrance.

À ces mots les yeux de l'étrangère brillèrent de larmes de reconnaissance.

Après une courte visite, je me retirai en promettant de revenir. Je revins, et au bout de deux mois j'étais presque un ami pour ce jeune ménage, ils me racontèrent leurs voyages, et, avec cette prompte confiance qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la parole :

—Docteur, me dit-elle, là-bas, par de là les mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des amis que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où j'ai aimé William. Mais alors j'ai fermé mon cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père de William lui refusait de m'épouser parce qu'il était trop noble, mon père me défendait d'aimer William parce qu'il était trop fier pour donner sa fille à un homme dont la famille ne l'accueillerait pas avec amour. On voulait nous séparer, mais nous nous aimions, nous nous sommes mariés secrètement et nous avons fui ici. Oh ! que la mer me parut belle pendant les premiers jours de notre amour. Nous nous sommes cachés au milieu de ces montagnes et de ces bois, mon père n'a jamais pardonné ; il m'a maudite !.....

Mon Dieu, comme ils s'aimaient, elle ne lisait que le livre qu'il lisait, la tête penchée sur celle de son mari et ses yeux suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient les yeux de William.

Un jour, on vint me prier de la part de madame Cowan de me rendre chez elle. En cinq minutes j'arrivai à la porte de la maison blanche. Je trouvai Eva seule, assise sur un sofa, pâle et toute tremblante.

—Venez, docteur, venez, me dit-elle, je ne puis plus rester seule. William est allé au village voisin, il devait être de retour il y a trois heures, et il n'est pas encore rentré.

Je fus étonné de cette absence prolongée, mais pour rassurer la jeune femme je n'en fis rien voir.

—Madame, lui dis-je, le soleil se couche à peine, et la soirée est superbe. Venez respirer la bonne odeur des fleurs, votre mari vous trouvera sur son chemin.

Elle s'appuya sur mon bras et nous marchâmes vers la barrière qui fermait le petit jardin. Je lui parlais parce qu'il fallait la rassurer, et je cherchais, mais en vain, à m'expliquer ce retard. Tout à coup elle éclata en sanglots.

—Madame, lui dis-je, je vais aller à tout hasard à la recherche de votre mari.

—Oh ! merci, merci, s'écria Eva, allons à sa recherche. William ! mon William ! pourquoi m'as-tu quittée ? s'écria-t-elle en pleurant.

En ce moment le galop d'un cheval se fit entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression divine qui se peignit sur son visage encore inondé de larmes. La lanc en ce moment se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval couvert d'écume, que personne ne montait. Un second cri horrible cette fois s'échappa de la poitrine d'Eva.

—Mes amis, criai-je aux domestiques, allumez des torches et suivez-moi. Madame, nous reviendrons bientôt, ne perdez pas courage.

—Je vous suivrai, murmura Eva d'une voix étouffée.

J'essayai d'objecter, mais elle me répondit d'une voix sourde :

—Je vous suivrai.

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune, il n'y avait aucune lumière dans le ciel ni sur la terre. De temps à autre nous élevions la voix en appelant M. Cowan. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si son cœur eût compté sur l'instinct de l'amour pour mieux faire entendre ses larmes que nos cris. Nous arrivâmes dans les bois ; la pluie commençait à tomber, et les gouttes en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste qu'il nous semblait que tout pleurait autour de nous, l'eau ruisselait sur le front et sur les cheveux de la pauvre femme, elle se heurtait les pieds contre les pierres et souvent fléchissait au point de tomber à genoux, mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Nos voix en appelant William Cowan étaient devenues si tremblantes qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes.

Enfin, un moment vint où, tandis que découragés, fatigués nous marchions en silence, madame Cowan nous repoussa brusquement, s'élança en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes et nous la trouvâmes à genoux, auprès du corps de William, il était étendu par terre, les yeux ternes et le front couvert du sang qui s'échappait d'une profonde blessure.

—Docteur ? s'écria Eva.

Ce seul mot voulait dire : Vit-il encore ? Je me penchai, je mis la main sur le cœur de William Cowan et je restai silencieux. Eva me regardait toujours, mais à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis sans dire un mot, sans jeter un cri, elle tomba sur le corps mort de son mari. Madame Cowan fut transportée chez elle. Je redoutais une scène déchirante qui allait succéder à cet état d'immobilité. Je m'étais trompé dans mes prévisions. Eva entrouvrit les yeux, puis les referma aussitôt. Aucune larme ne glissa sur ses joues. Elle resta glacée, immobile et silencieuse.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. Le lendemain, je retournai à la maison blanche, et je trouvai Eva assise près d'une fenêtre, le regard tristement fixé sur le ciel. Ah ! me dis-je, elle se dit qu'elle ira le retrouver là-haut. Enfin un mois après ces silencieux événements, Eva Cowan donna le jour à un fils. Quand pour la première fois on lui apporta son enfant : "William," s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables, trop longtemps contenues, s'échappèrent enfin de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère. Alors le regard d'Eva qui s'était détourné de la terre revint vers la terre. Elle regarda son fils comme elle avait regardé le ciel. Penchée vers lui, elle le réchauffait par ses baisers. Un jour je crus presque la voir sourire à son enfant, mais jamais elle ne voulait chanter. En balançant le berceau, elle appelait une de ses femmes et disait :

—Chantez pour endormir mon fils.

Puis elle écoutait laissant doucement tomber ses larmes sur le front du petit William. Pauvre enfant, il était beau, de la beauté de son père ; mais comme si la douleur de sa mère eût pénétré jusqu'à lui-même avant sa naissance, cet enfant était triste ; il ne pleurait guère, mais

il ne souriait pas. Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient sa petite âme. Un an s'écoula, puis 2, puis 5, puis 10, l'enfant grandissait, mais son intelligence restait fermée, jamais je ne vis une douleur plus noble que celle de la malheureuse mère de ce pauvre enfant. Elle essaya sous toutes les formes possibles les premières leçons de l'enfance, un jour même faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père, l'enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore, des larmes furent versées mais ce fut des yeux d'Eva Cowan qu'elles tombèrent ; pauvre mère ses forces s'épuisèrent, et en dépit des ressources de mon art je la vis maigrir et s'affaiblir, pauvre étrangère elle aurait eu besoin du soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer, mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois.

Un matin elle m'envoya chercher de bonne heure, elle n'avait pu quitter son lit, de sa main amaigrie elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées, je lus ce qui suit :

"MILORD.—C'est la première fois que je vous écris, je suis prête à mourir, je laisse sans protecteurs votre petit-fils, je demande moins pour lui la fortune, qu'une place dans votre cœur, car de toutes les choses de la vie il n'a connu qu'une chose, l'amour de sa mère."

Elle n'avait pu achever, j'ajoutai :

"Lady Eva Cowan a peu de jours à vivre quels sont les ordres du père de William Cowan à l'égard de l'enfant qui porte son nom ?"

Cette lettre fut envoyée et nous attendîmes. Quelques semaines s'écoulèrent encore, la mort approchait, le curé du village vint voir la mourante, c'était le dernier jour d'Eva, le soleil était couché, la fenêtre près de laquelle elle s'était si souvent assise était fermée. Elle tenait son fils dans ses bras et baisait son front et ses cheveux en pleurant tristement.

—Pauvre enfant, que deviendras-tu ? Oh ! disait-elle avec amour, écoute-moi, William, je me meurs ! Ton père est mort aussi ! Te voilà seul ! Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi, tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir de moi un jour.

Et la pauvre mère perdant la force de parler gardait encore celle d'embrasser son enfant. En ce moment les roues d'une voiture faisaient crier le sable du jardin. Je courus vers le poron. Un homme et une femme descendaient de voiture, ils s'approchèrent de moi et le vieillard introduisit lady Cowan et lord Cowan.....

Ce fut avec un sentiment pénible que je fis entrer dans la chambre d'Eva cet homme, calme et froid ; suivi de cette femme orgueilleuse. Ils s'approchèrent de ce lit, sous les rideaux blancs duquel Eva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent l'un à droite l'autre à gauche de ce lit de douleur et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler cette pauvre femme dont le regard se levait vers eux. Quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres, assistant pour la première fois au douloureux spectacle d'une agonie, ils en détournèrent les yeux. Eva fixa sur eux ses yeux mourants et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Le désespoir, la terreur se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces êtres sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus prêt encore de son cœur, et, rassemblant toutes ses forces :

—Mon enfant, mon pauvre enfant ! s'écria-